



Vers une
autre
utopie de
la ville

Für eine andere Utopie der Stadt (Vers une autre utopie de la ville)

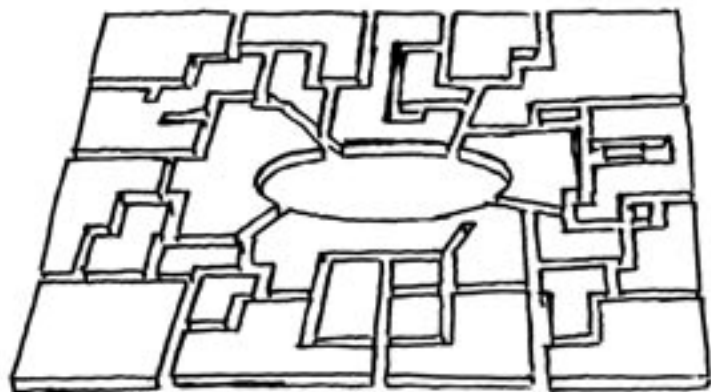
de Klaus Schäfer

Prologue

Ce texte a été rédigé entre l'été 2003 et l'automne 2004. Il a jusqu'à présent servi de base de discussion dans l'enseignement supérieur et lors de conférences dans le cadre de forums portant sur l'évolution architecturale et le design urbain.

Le sous-titre français renvoie à des titres analogues extraits d'écrits polémiques de Le Corbusier, notre intention ne visant néanmoins aucunement la comparaison avec l'œuvre de ce dernier. Cette réflexion a plutôt pour objet la recherche du critère de l'impact visé, qui servira de vecteur de l'utopie. Nous insistons en outre sur le fait que l'idéal exposé ci-après ne constitue pas un stade final à atteindre à l'avenir, mais le point de départ d'une orientation de développement.

La ville est la forme de vie civilisée de l'être humain. Elle est le forum de ses échanges sociaux. Elle est artificielle, donc d'origine humaine. La cité est la figuration de l'existence physique et spirituelle de l'être humain dans le monde. Elle est implantée dans une nature domptée, nommée, exploitée, et cultivée hors de ces zones de communauté humaine que nous nommons aujourd'hui ville.

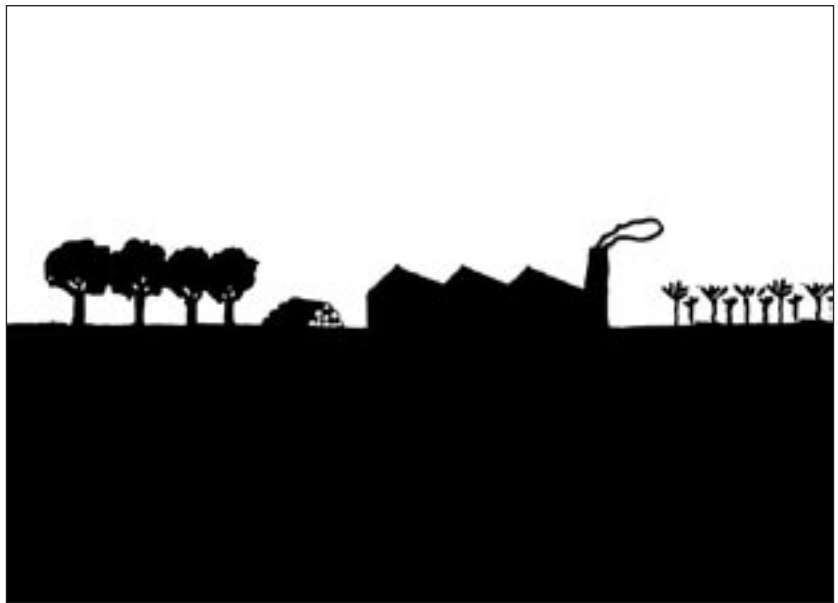


Dans les pages qui suivent, nous proposons de décrire ce mouvement antagoniste dans l'évolution culturelle de la ville et de la campagne. L'illustration idéale en étant à la fois le processus et son orientation.

La ville et la nature

La ville consomme ce dont l'homme a besoin, et/ou ce qu'il gaspille. La culture de la terre est écologique, les villes ne le sont pas. À la délectation et au gaspillage, qui sont à la fois culture et abus, succèdent une alternance cyclique d'économie et restriction. Si cette compensation vise toujours un progrès technique, elle ne vaut cependant pas comme motif d'évolution sociale.

L'argumentation en faveur de la ville ne doit pas s'en tenir aux considérations techniques ; le fondement du bien commun doit être au contraire d'ordre social et culturel, sans quoi toute analyse risque de tomber dans un piège technologique. La notion de durabilité recouvre initialement une exigence globale, incluant par exemple le plan culturel, mais elle n'est actuellement abordée que du point de vue de ce qui est prouvé empiriquement.

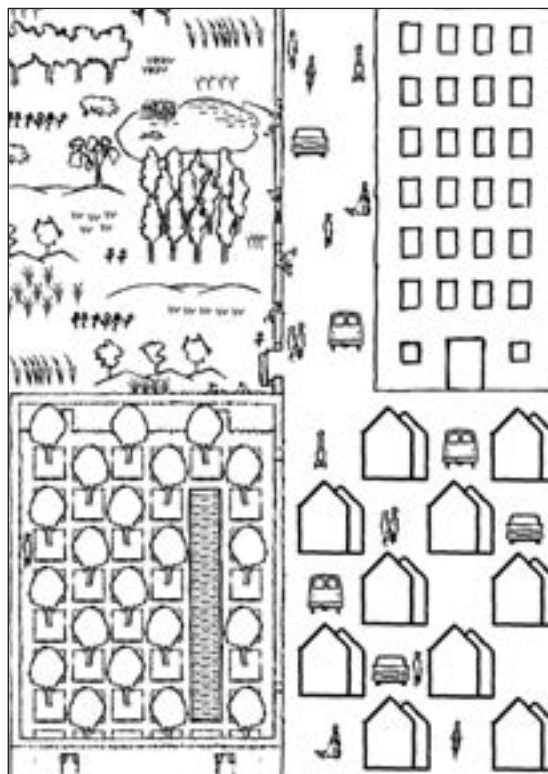


Considérer la ville essentiellement comme une mécanique à grand ou faible rendement c'est aller à l'encontre de la nature humaine. La durabilité est dictée par un fonctionnalisme qui cherche une fois encore à restreindre la ville à des aspects techniques.

La ville et la campagne

La ville et la campagne diffèrent. De la même manière que l'on s'efforce de préserver le paysage des effluents de la ville, on préserve la ville des influences du paysage. Tout ce dont a besoin la ville dans son artificialité, loin de la nature, trouve place à l'intérieur de ses limites. Cette prise d'espace est un élément innovateur de l'évolution urbaine visant à encourager l'auto-restriction. La frontière regardée comme valeur culturelle devient l'idéal à connotations multiples d'une conception formelle.

C'est seulement à sa fonction de symbole d'un 'monde extérieur' dans la ville que l'arbre doit sa forte signification.



Vouloir interpréter l'œuvre humaine comme contrepartie de la nature est une projection métaphorique d'ordre symbolique. L'humilité et l'admiration que nous témoignons à l'environnement participent déjà de ce mystère à partir duquel nous essayons de considérer notre nature (artificiellement) comme part d'une autre nature (le monde), bien que nous soyons en grande partie responsables de la conception de l'une et de l'autre.

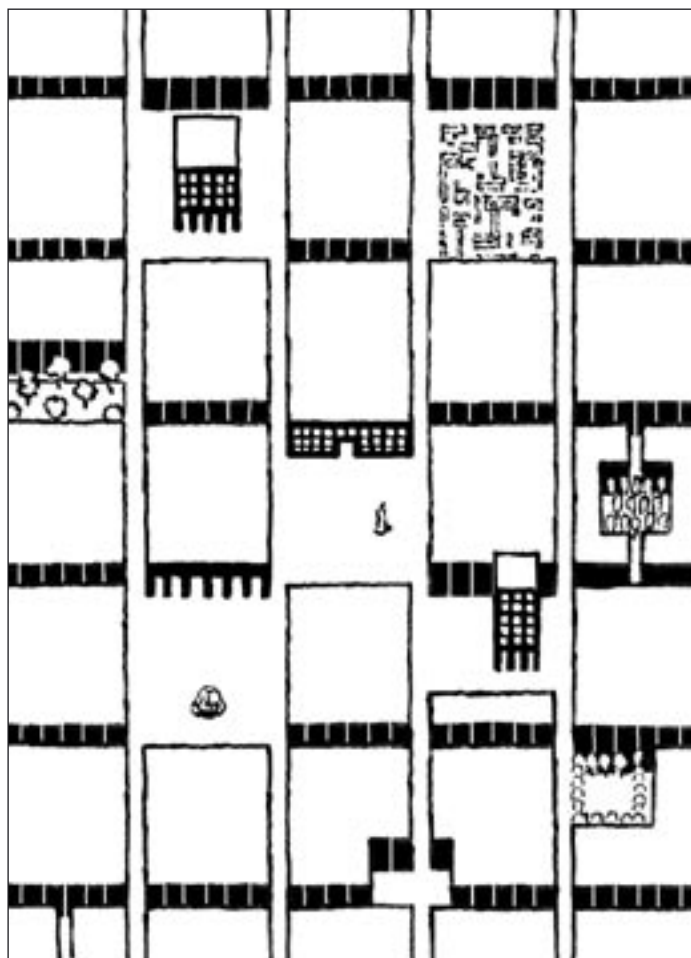
La diversité est regardée comme un atout de la beauté des villes et du paysage. La forme résolue de l'un fait l'attrait de la forme de l'autre. C'est ce degré de contraste entre les deux qui recèle les qualités de l'un et de l'autre. L'antagonisme devient catégorie esthétique de l'espace.

La forme de la ville

La frontière de la ville devient une limite visible des zones de lotissements. L'intérieur et l'extérieur y sont définis et requis comme motifs conceptuels. Les espaces horticoles et agricoles côtoient les champs de lotissements.

La densité et la proximité sont dans la ville à la fois une forme et une intention sociale. L'anonymat permet un rapprochement spatial, alors que les regards sur tout et sur chacun génèrent une distance.

L'égalité des conditions, la transparence et la proximité sociale sont les critères d'un débat social qui demandent à être constamment renégociés. Ils ne peuvent valoir de conditions quant à la forme de l'architecture urbaine. Les métaphores linguistiques sont déjà en soi le résultat d'une interprétation symbolique, et demandent sans cesse à être ré-expérimentées et redéfinies dans leur évidence ; qu'elles président à la création d'une forme architecturale ne les rend pas plus évidentes.



La lumière boréale vaut la lumière australe. Un jardin à l'arrière de la maison n'est pas mieux que pas de jardin à l'arrière de la maison. Les jours ne se ressemblent pas, le soleil n'occupe la même position que le 21 mars et le 21 septembre. La ville est comme un corps réchauffant en hiver et dispense une ombre rafraîchissante quand la lumière devient éblouissante.

Une perspective s'ouvre toujours quelque part, et le dur pavé des places trouve toujours sa contrepartie dans les espaces verts de la ville, bijoux manifestes ou secrets de l'art des jardins. Ainsi parcourons-nous les rues et les ruelles, flânant au travers des pièces de la ville et de ses monuments d'espace libre du quotidien et du dimanche que sont les places et les jardins.

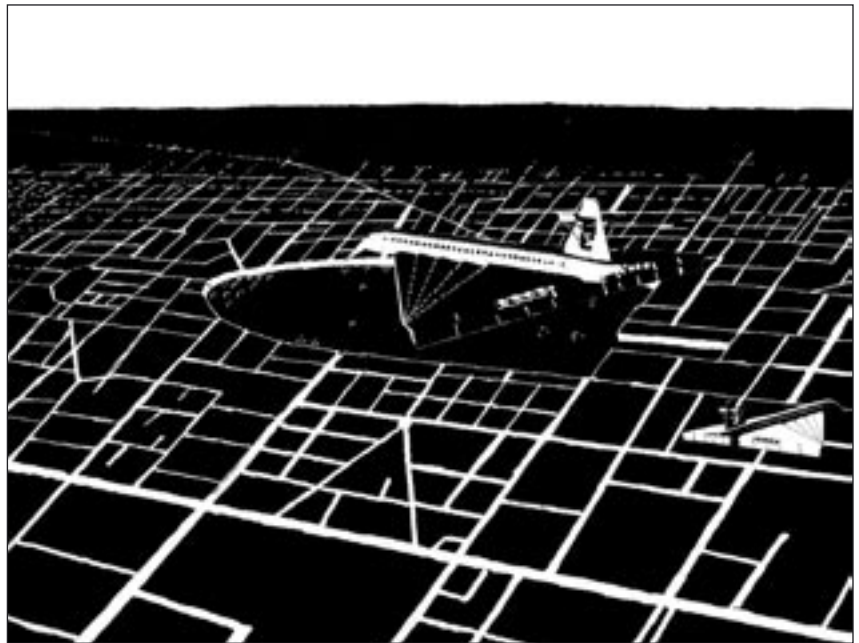
Le particulier s'oppose à l'ordinaire. Le monument a son lieu, sa forme et sa fonction, il s'insère de manière multiple et homogène et se distingue des maisons et de leur attrait profane, car l'œuvre d'architecture reste rare et surprenante dans le quotidien.

*

La ville et la machine

L'industrie, élément essentiel de sa composition, est incluse dans la ville. Dans un monde de plus en plus petit, ce qui est émission est aussi toujours immixtion. La technologie disponible est requise pour y contrevenir et devient un critère de développement. Des aéroports sont par exemple localisés au centre-ville pour la commodité d'accès. Un jet supersonique déclenche ses moteurs

Il n'est pas d'espaces libres qui, une fois réquisitionnés et pollués, n'induisent une détérioration de la qualité de vie d'un groupe d'individus. On ne saurait (afin d'instaurer le calme) les mettre hors jeu selon un principe de majorité favorisant la population urbaine. La ville doit maîtriser à l'intérieur de ses limites tout ce qu'elle produit et dont elle a besoin, et tout cela, nous voulons aussi le voir.



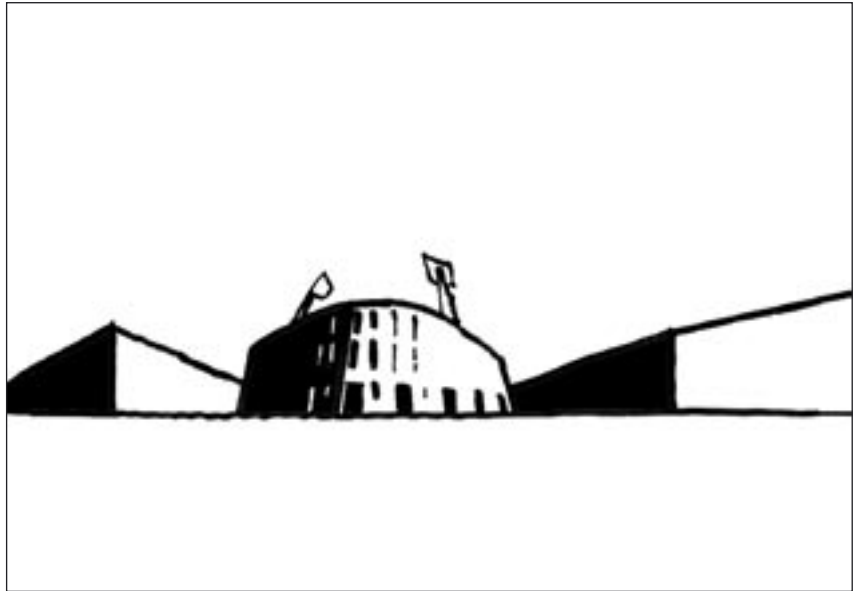
de commande d'atterrissage avant l'arrivée sur la ville, pour descendre ensuite silencieusement toutes ailes déployées vers les pistes d'aéroport.

Parce que nos logements voisinent avec les commerces et autres services, nous trouvons à proximité tout ce dont nous avons besoin. La vue sur un haut-fourneau est aussi belle que la vue sur un musée.

La ville et le bruit

Le bruit de la ville est incessant. Il est synonyme du besoin vital de l'homme de ressentir le temps qui passe. Un jour couvre le précédent de ses bruits. La ville somnole la nuit dans un ronronnement circonspect, un grincement de roue ici ou là est déjà le signal du lendemain.

Les bruits ambiants sont l'écho des mouvements dans la ville. L'espace urbain est la caisse de résonance de l'environnement social et technique. De multiples manières, notre perception et celle d'un vis-à-vis est étroitement liée aux bruits de l'intérieur et de l'extérieur : voir et sentir en permanence, infiniment et constamment confondus.

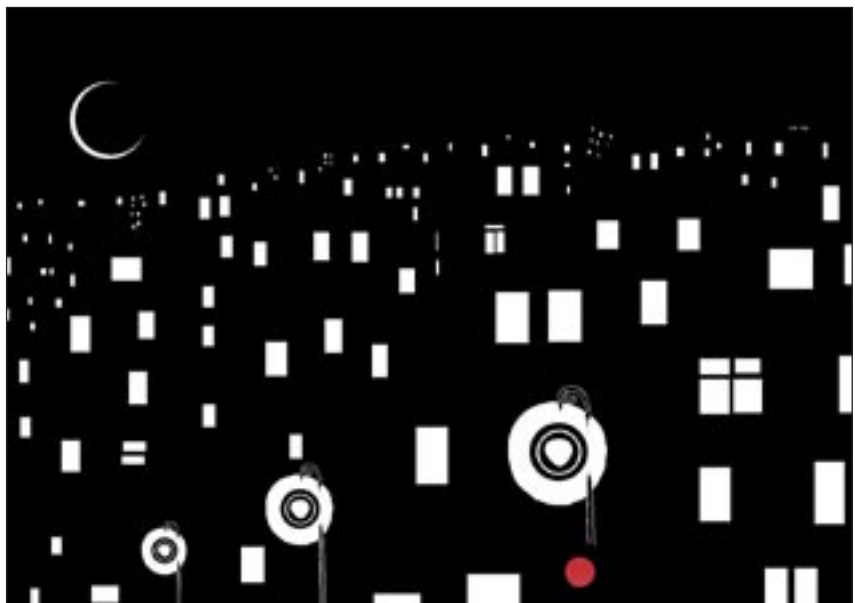


Pour rendre les résultats sportifs accessibles à chacun, le stade de foot est au centre de la ville. Le silence paisible du paysage n'est pour la plupart qu'un hurlement de loup dans le vide : un beau frisson d'excitation réservé aux vacances.

La ville et la lumière

La ville est comme un cristal dans le paysage, les actions des hommes y sont concentrées et se rejoignent. Ces forces multiples et variées sont le fruit de l'énergie commerciale et de la transformation, de l'activité et de la production. Le succès de ce dynamisme se traduit par la sédimentation, les rejets et la cristallisation. Parce que son activité est aussi source de lumière, la ville brille

Là où est la lumière, là est aussi la vie : c'est une caractéristique essentielle de la ville. Mais la lumière est utilisée pour mettre en scène le vivant (le dépassement), ou le simuler (médiatisation), ce qui conduit à un renversement de l'expérience originelle en son contraire : les lieux d'échanges de la vie nocturne évitent la lumière.



d'elle-même et n'a pas besoin d'illumination supplémentaire. Sa luminescence provient des lieux où l'on travaille, où l'on vit, où l'on danse ; réfléchir le vide est inconvenant et donc évité.

La ville et la circulation

Parce que circuler ensemble c'est entrer en relation, la circulation sous toutes ses formes est la première voie de communication. Sur le plan physique, la circulation fonctionne sans restrictions et sans barrières via l'espace public. Tous les modes de circulation se côtoient et se valent. Le piéton est aussi libre que le cycliste et l'automobiliste, chacun tient compte de l'autre, et le plus fort cède. L'automobile n'a plus la priorité, les autoroutes sont supprimées, partout l'on marche et l'on roule, incidemment et à vitesse mesurée. Nous prenons la mesure de la ville à nos pas, et c'est en cela qu'est la valeur suprême de son espace. Nous apprécions la ville des trajets courts, et réalisons habituellement à pieds tout ce que nous avons à faire. Les enfants jouent dans les rues du voisi-

L'éclatement de la ville crée un problème unilatéral de circulation. La répartition des espaces ne règle pas ce problème, mais génère au contraire une logique d'auto-justification qui encourage toujours plus de contrôles et la mise en place d'un système ségréatif. On tourne le dos à cette aire de tension majeure, - quoi de plus divertissant en effet, quel meilleur spectacle de la vie publique que les zones de circulation. Les axes de sortie de nos villes sont empruntés par ceux qui ne veulent pas y habiter à cause du trop grand nombre d'automobiles.



nage et sur les trottoirs. Chacun adopte l'itinéraire qui lui convient et la densité de régulation est réduite au maximum. Les voitures en stationnement freinent les chauffards. Les poids lourds sont interdits. On dispose d'un dense réseau de transports en commun de proximité, accessible à toute heure. Il est considéré comme un bien communautaire à la portée de chacun pour le transport sur un vaste périmètre.

À qui appartient la ville

L'urbaniste Hoffmann-Axthelm décrit fort bien, à partir de l'exemple du Marienplatz de Munich, comment des investisseurs à la recherche de sites dans le centre ville en gâchent eux-mêmes les avantages en se les appropriant. On assiste maintenant à un processus dont le déroulement conduit finalement de

Les municipalités ont le souci constant de restituer aux gens la propriété foncière accumulée – un cycle toujours recommencé. Sur les parcelles se dressent des maisons - des vieilles, des neuves ou aucune, la localisation s'impose en fonction de la valeur de l'espace public. Les qualités des sites (fonction de la valeur de l'espace public) sont anéanties par ceux-là même qui les accumulent et les convoitent. Faillite et dégradation contraignent à une nouvelle répartition. Une conception urbanistique détermine la répartition des parcelles. La ville est continuellement démocratisée par le partage et la cession de propriété et de responsabilité.

nouveau à des prix fonciers qui permettent de revenir dans ces mêmes lieux à une structure urbaine d'unités réduites, lorsque celle-ci est admise, voire encouragée.

La 'sociation' de la ville détourne ses habitants de l'idée de posséder les maisons et les terrains, et de s'approprier le bien public.

Illustration de la parcellisation (module de 8 x 20 m) urbaine de la Bastide de Monpazier (aujourd'hui et idéalement) comme exemple d'une propriété citadine de 530 habitants environ, à comparer avec un quelconque lotissement de maisons mono-familiales ou d'immeubles pouvant abriter le même nombre d'habitants.



Le sentiment du tout se conjugue avec l'identité cellulaire. La ville s'articule en unités chiffrables de toutes les formes de vie, et c'est dans des cours bourdonnantes de murmures que nous apprécions l'intimité de la sphère privée.

La ville et l'histoire

La destruction de l'Europe, la crise engendrée par la catastrophe, reste présente en nous laissant un espace vide : dans les images radicales, la 'tabula rasa', qui doivent exprimer le renouveau s'instaure un nouveau départ – s'efforcer de combler ce qui ne peut être comblé, vouloir intervenir sur le lieu qui ne peut

Le reproche d'aberration historique ne tarde pas à se faire entendre là où il y a (re)construction de l'espace urbain, là où est conçue une architecture tenant compte de l'espace public. Il n'est pas question de revenir au passé, mais de promouvoir une (re-)constitution de l'espace qui témoigne de la vie sociale communautaire.

Le traumatisme allemand de responsabilité dans la destruction exacerbe le sentiment de distanciation envers la tradition urbaine.

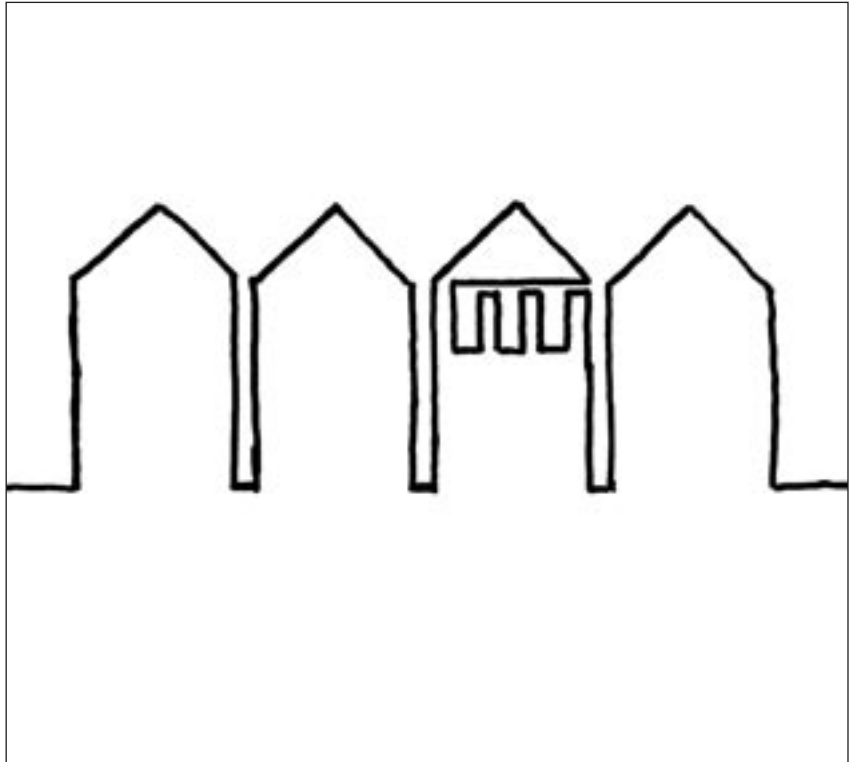


être réellement remplacé, et continuer à œuvrer à la forme qui porte toujours cette fissure. L'horreur n'est pas un leitmotiv de prolongement du quotidien, et vouloir élever le constat de monde déchiré à un concept esthétique reste un acte autistique.

La tradition dans la ville

Des générations font vivre la ville, et la transmettent. L'histoire ne doit pas s'imposer. Ce qui fait le quotidien n'a pas à être montré du doigt par les instances des monuments historiques.

Dès lors que le momentané, l'instant, le vague, l'éphémère, ce qui met en question la stabilité devient l'objectif esthétique, une résistance se manifeste qui revendique l'expression du durable : la préservation de l'ancien est un indice de la méfiance envers l'architecture du présent, envers son aptitude à construire du durable et prolonger l'existant. Lorsque le neuf a une valeur égale à l'ancien qu'il côtoie, rien n'oblige plus à vouloir conserver chaque vieille pierre.



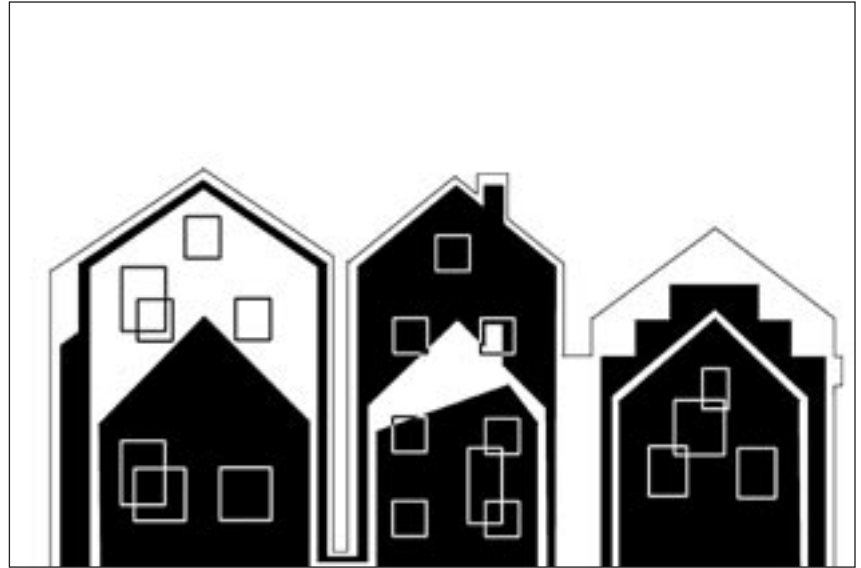
Ce qui est de courte durée n'est pas synonyme d'immobilisme. Le nouveau a une valeur égale à l'ancien et demande continûment à s'améliorer. C'est précisément parce que pérennité et stabilité sont les objectifs du développement que l'on n'a pas à craindre de remplacer ce qui est vétuste.

*

La formation de l'architecte

Le thème prioritaire, manifeste et tacite des grandes écoles est de continuer à construire, transformer et perfectionner ce qui existe. Les conditions de l'espace urbain sont analysées en fonction des critères d'unité des éléments de construction et de l'évolution de ces critères à long terme. On ne questionnera que le COMMENT ? (de l'espace urbain), le POURQUOI ? étant regardé comme

Avec la critique de la ville (confondue avec une critique de la société) de la fin du 19ème siècle, du Mouvement de réforme vers la nature, et de l'ère moderne qui lui succède, l'existence même de la ville a été remise en question ; le démembrement mécanique consécutif à la guerre a encouragé une approche tout à fait objectale de l'architecture au contraire de l'approche contextuelle d'orientation (urbaine) spatiale. La formation complexe de la structure urbaine devait céder la place à une image simplifiée et taylorisée (c.-à-d. en apparence contrôlable) de la ville (du paysage urbain).



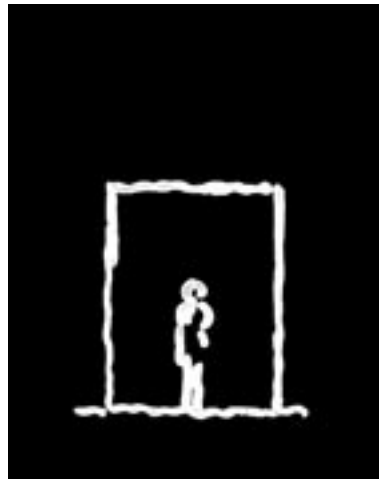
la folie d'une époque révolue, avec ses problèmes auxquels des générations d'architectes et sociologues sont constamment occupés à remédier. La ville qui était jadis le jouet des modes, est redevenue la scène des modes.

L'urbanisme et l'architecture

L'architecture est à nouveau urbanisme et l'urbanisme est à nouveau architecture. La ville a une forme et gagne continuellement en forme. Nous percevons la somme des espaces comme une entité corporelle.

Les maisons sont en pierres, leurs murs sont épais et leurs pièces hautes. La forme des maisons, des pièces et des ouvertures est anthropomorphe et grandie de l'aura humaine. Après la recherche de création formelle, la dynamique de la forme architecturale trouve son équilibre, stable et régulier. La pierre de la

L'homme grandit avec l'espace (environnant) qui lui est imparti. Si le 1er espace suit le contour même de son corps (analogue au Modulor), la 2ème figure



lui accorde un espace supplémentaire, et dans la 3ème, on voit distinctement comment l'homme grandit avec et acquiert un espace élargi de son aura.

ville, qui conserve en elle le souffle de bonheur et de malheur de tous ses habitants, semble néanmoins aussi vivante ou morte que ses occupants actuels. Elle a des choses à nous raconter et nous communiquer l'architecture que l'on côtoie en cheminant à travers la ville. Si, par sa localisation et sa fonction, elle caractérise le lieu, elle en augmente la dignité, et là où il ne lui revient pas de fonction particulière, elle rayonne la sérénité. De loin, elle affiche la gravité, et son statisme s'offre comme une solide contre-

partie à la dynamique de notre mobilité. Quand on l'approche, elle révèle toute la grâce et le charme de ses détails. Quand on la touche, l'architecture redevient de pierre, résistante aux chocs, et inébranlable.

Le plaisir à la « forme pure » avait pris fin dans l'ardeur picturale d'un monde aseptisé d'éternelle jeunesse. Tous les composants de l'architecture aspirent maintenant aux empreintes et aux tatouages du temps. Le temps qu'il faut pour transposer les traces de la violence et de l'amour aux objets de la ville.

La fraîcheur appelle la transformation, moderne a de nouveau le sens 'd'aujourd'hui' et de lendemain d'hier.

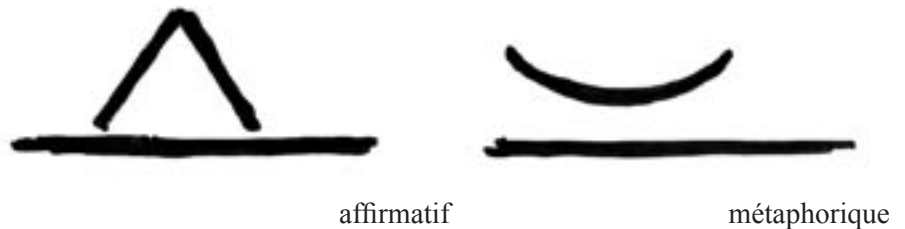
L'état d'équilibre de corps:



Les différents états d'équilibre ne satisfont pas seulement la condition initiale de tous calculs statiques, mais sont une condition d'action instinctive de notre confrontation quotidienne avec la force de gravité. Elles sont une part évidente de notre mobilité corporelle, de la perception de ce qui nous environne. Comparativement, nous interprétons le monde extérieur bâti par l'intermédiaire de ce qu'il exprime directement ou des

La ville et la construction

La construction des éléments qui composent la ville a pour objet une médiation sensible des ambitions de l'architecture : les bâtiments traduisent l'idée de porter et héberger, et leur matérialité s'expriment dans l'usage conforme qui leur revient.



La corrélation: statique, sens et image

symboles qui lui sont inhérents : une construction exprime en premier lieu l'idée de statique qui lui est propre, et son architecture l'illustre en conséquence ou passe outre et requiert des symboles complémentaires qui sont transposés et interprétés, c.-à-d. qui restent à déchiffrer. Ces symboles ne s'affirment pas d'eux-mêmes sous forme d'un cycle d'interprétation, le graphisme de gauche plaide au contraire pour un renforcement de l'expression, une affirmation de la redondance.

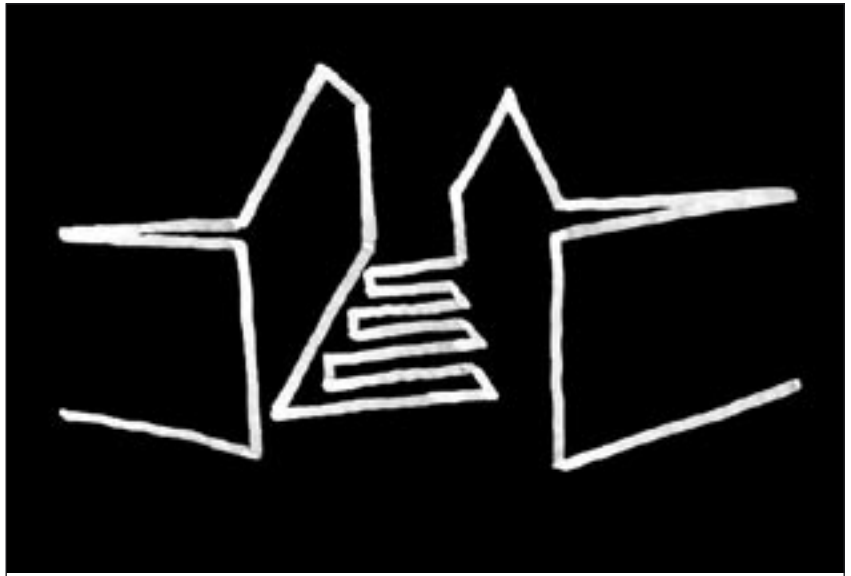
Une prétention esthétique devient l'instrument d'une médiation sociale visant la réalisation d'un environnement (urbain) compréhensible. C'est aux corps et aux matières que revient la réalisation de l'ensemble et ses parties. Une construction artisanale porte d'emblée en soi la dimension (com)-préhensible pour l'individu ; le processus de construction industriel est intriqué et indissociable de son obligation conceptuelle de communiquer la mesure.

La ville et la planification

L'urbanité est partout synonyme d'exigence pour chacune des parties existantes et nouvelles de la ville, un devoir de planification, conjuguant construction et critique. Dans cette perspective, l'urbanisme a pour mission d'initier la complexité de la ville et de la lui conserver. Admettre la multiplicité suppose une

confiance dans la part anarchique et irrationnelle du bien commun urbain. Faire fusionner densité et fonctions dans le neuf doit induire la réaction urbaine. Il s'agit d'accompagner le processus autonome (destiné à se perpétuer) de l'« être-de-la-ville », jusqu'à ce qu'il se fixe dans une forme indépendante (diversité). L'urbanisme conduit une stratégie de stimulation des rapports. L'ur-

La planification reste en retrait, ne s'interpose pas, mais stimule. Elle ne prescrit aucune fonction, mais encourage un mélange (conformément au concept de « diversité » de Jane Jacobs, journaliste, USA).



banité ne vise pas l'accroissement de valeur qui se produit lorsque suffisamment de surfaces sont occupées. Elle prend déjà forme en dimension réduite là où deux édifices se font face.

*

Le langage de la ville

Elle devient intime dans les édifices et espaces clos dont les matériaux communiquent l'idée de refuge ; ses espaces publics seuls sont ouverts. Portes et portails limitent l'accès aux bâtiments collectifs et privés qui ne sont accessibles que par activation de verrous et poignées de portes. On se réjouit d'une porte ouverte, et les portes fermées sont chargées de sens.

Ce qui est dissimulé est devenu le lieu inconditionnel du domaine privé dont les secrets ne sont qu'individuellement accessibles. Ici le citoyen trouve l'espace dont il est à priori lui-même responsable. La ville n'est plus désignée comme telle que là où elle est ville, et la partie qui lui a valu son nom n'est ni plus ni moins urbaine que les autres. Les banlieues sont considérées comme dépassées et sans culture.

La différence entre les domaines privé et public en ville est aussi sensible que celle entre ville et campagne : la résistance est manifestée à l'extérieur, et l'intime est dissimulé. La résistance est suscitée par les limites que constituent les murs de pierres et de briques : mots qui disent clairement ce qu'ils veulent dire.

*D'après un motif du peintre Daniel Chodowiecki 'Die Lange Gasse in Danzig',
aujourd'hui Rue Mariacka à Gdansk.*



Nous prenons conscience de chacun de nos mouvements entravés par l'obstacle et la dureté. L'exiguïté ne nous angoisse pas, et une vaste étendue est un rare gaspillage. Telle la porte qui permet d'entrer dans une pièce, c'est l'exiguïté qui permet de ressentir la décontraction. Franchir un seuil est à la fois geste, volonté et symbole. Côtayer des étrangers nous est naturel, de loin ils nous attirent, de près ils suscitent incidemment notre curiosité.

Notre langage corporel et notre sensibilité sont les éléments dynamiques d'une mise en scène de l'architecture. Elle est génératrice d'espace de repos, d'harmonie, d'équilibre, et de confiance en soi dans le monde mouvementé des êtres humains.

*

Berlin, novembre 2004

Traduction de Monique Rival, 2008

Klaus Schäfer est professeur d'urbanisme et d'architecture à l'École Supérieure de Brême. Il travaille comme architecte indépendant à Berlin.